

# Oraison



## L'oraison pour tous ?

1. Il y a un don d'oraison que Dieu ne refuse à aucun des fidèles, selon sa promesse faite par l'un de ses prophètes en ces termes : Je répandrai sur la maison de David et sur les habitants de Jérusalem l'Esprit de grâce et de prière (Za 12, 10). Sinon, en effet, comment pourrions-nous obéir à Jésus qui nous exhorte et nous presse si souvent dans l'Évangile à vaquer à l'oraison ? Serions-nous conviés à faire l'impossible, puisque sans le mouvement de l'Esprit de Dieu par le don de cette grâce, il n'est pas moyen de former aucune bonne prière ? Et partant, il y a lieu de croire que l'Esprit de Dieu fait ce don à tous les fidèles, quoique tous n'en usent pas, comme il n'est que trop visible,

d'autant qu'ils ne s'en soucient point, et que toutes leurs pensées vont autre part.

2. [...] Pour faire voir quelques moyens convenables et propres à parvenir à cette si haute et désidérable fin, que de trouver et embrasser la Sagesse et monter jusqu'à la divine contemplation, je dirai qu'avant toute autre chose, la désoccupation des créatures, l'éloignement des affaires embarrassantes et l'absolu retranchement des superfluités qui occupent nos pensées et qui lient ou partagent secrètement nos affections, sont non seulement profitables, mais encore nécessaires.

3. L'exercice de la contemplation est principalement un exercice de foi vive et d'amour le plus épuré qui se puisse avoir : mille petits amours de choses mortelles peuvent bien partager notre cœur, et en être les tyrans de compagnie. Mais l'amour de Dieu qui se pratique dans la contemplation veut être seul, et comme il veut régner en souverain, il demande légitimement tous les soins, toutes les pensées volontaires et toutes les inclinations libres pour ses hommages et tributs ; et à moins de les avoir, il n'établit point sa cour là où son mérite n'est pas assez reconnu. [...]

4. Écoutons le dévot Gerson : quiconque n'est pas bien dégagé de toutes les créatures, ne pourra point vaquer aux choses divines, et de là vient qu'il y a si peu d'âmes contemplatives, d'autant qu'il y en a peu qui savent se débarasser et détacher de toutes les choses passagères et mortelles. [...] La Sagesse aime l'unité, comme elle porte à l'union, et l'expérience ne fait que trop voir cette vérité, que ce n'est que dans le désert des créatures que Dieu parle familièrement aux âmes, et que les âmes jouissent familièrement des délicieuses privau-

tés de leur Époux céleste, et qu'enfin c'est être solidement heureux que de l'être en peu de choses, ou pour mieux dire, en une seule, qui recueille en soi toutes les autres, comme fait sans doute la conversation avec Dieu par la contemplation.

Simplicien Gody, *Pratique de l'oraison mentale*, II, p. 105s

**L'AUTEUR** Né à Ornans (Franche-Comté) en 1600, Simplicien Gody entre à 17 ans dans la jeune congrégation bénédictine de Saint-Vanne, Il enseignera les humanités dans divers collèges de la congrégation, avant un séjour à Paris où il fréquentera les disciples de Bérulle et d'Olier. Il meurt prieur de son monastère à Besançon en 1662.

**LE TEXTE** L'amour des lettres caractérise la réforme de Saint-Vanne, et Jean Gody est l'auteur de poèmes, méditations bibliques et ouvrages religieux de bonne qualité littéraire. Au soir de sa vie, il rédige une somme spirituelle : *Pratique de l'oraison mentale divisée en deux traités*. Le second de ces traités expose en 170 pages, avec clarté et en se référant aux meilleurs auteurs traditionnels, les grandes lois de la vie spirituelle. Le passage que nous citons est consacré à une question fondamentale : l'oraison est-elle réservée à une élite, ou bien tout chrétien en reçoit-il la grâce ?

§ 1. Dieu ne demande jamais rien sans donner la grâce correspondante. Puisque tout homme est invité à prier, il est sûr que la grâce l'en rend capable, même s'il s'agit ici de l'oraison en un sens plus large que celui d'un exercice méthodique, tel qu'un saint François de Sales a pu le codifier dans son *Introduction à la vie dévote*. Autrement dit, si la prière est surnaturelle, elle n'en est pas moins le propre de l'homme, même si beaucoup « *n'en usent pas, d'autant qu'ils ne s'en soucient point.* »

§ 2. Non seulement Gody rappelle que nous sommes tous appelés à une vie d'oraison, mais il nous dit par ailleurs que la contemplation, au sens d'une perception simple et heureuse de la volonté de Dieu — contemplation qu'il qualifie d'*ordinaire*, pour la distinguer d'une perception extraordinaire du mystère même de Dieu — est l'épanouissement normal de la prière. En réalité, cette vocation universelle à la contemplation concerne l'essence même de la vie chrétienne ; elle suppose « *l'absolu retranchement des superfluités qui occupent nos pensées et qui lient ou partagent secrètement nos affections* » : n'est-ce pas ce que nous avons promis au baptême ? et n'est-ce pas d'abord cela qui est en cause dans nos difficultés à vivre l'oraison ?

§ 3. La contemplation tend donc à s'identifier à la vie chrétienne elle-même : aimer Dieu d'un cœur sans partage, et pour cela, lui consacrer « *tous nos soins, toutes nos pensées volontaires et toutes nos inclinations* ». Cela ne veut pas dire que nous ne devons penser qu'à lui, ce qui serait faire de la théologie toute la journée, mais que tout ce que nous pensons, voulons et choisissons ne s'explique que par notre amour pour lui. Là encore, Gody ne fait que nous rappeler notre baptême.

§ 4. Gody se réfère souvent à Gerson (ici, au chapitre 30 de sa *Montagne de contemplation*), qui résume au début du XV<sup>e</sup> siècle tout l'enseignement spirituel du Moyen Âge. S'il y a peu de contemplatifs au sens défini plus haut, c'est faute de fidélité aux engagements du baptême, faute de « *se débarasser et détacher de toutes les choses passagères et mortelles* ». Au-delà d'une préférence pour Dieu, il s'agit bien d'une volonté de complète union à lui : « *La Sagesse aime l'unité, comme elle porte à l'union.* » Le mot *conversation*, au XVII<sup>e</sup> siècle, indique beaucoup plus qu'un échange de paroles, mais bien une vie commune avec quelqu'un.



## CATHERINE RANQUET : Lettres à ses directeurs

### *Lettre du 11 décembre 1646 au Père Balthazar de Bus*

*(Suite)* Vraiment, cette espérance repose en mon sein. Ce sont là, à peu près, les entretiens et les mouvements qui m'occupent bien plus délicieusement que je ne puis dire, allant et venant ou agissant dans mes petits emplois.

Tandis que cette aimable vérité me possède, plusieurs choses en diverses rencontres<sup>1</sup> me fournissent d'autres joyeuses et divines pensées dont je ne puis me ressouvenir à présent. Les perfections que je vois aux créatures, soit en l'agrément extérieur, soit en l'esprit, ou autrement selon que je suis capable de les comprendre, même aux choses inanimées, me paraissent sortant de la Sagesse et perfection infinie de Dieu, comme de leur source. Je le vois souvent, cet Être infini, en plusieurs choses fort minces, et même qui paraissent extravagantes et ridicules, et dont on ne croirait pas qu'elles eussent ce pouvoir. Le chant et la psalmodie, dont j'entends quelque chose, ont pouvoir de ravir mon esprit et d'enflammer mon cœur ; mais je suis étonnée que certains mots que je n'entends point font ce même effet.

Je ressens aussi d'autres joies, mais plus difficiles à dire, parce qu'elles n'entrent que dans le cœur, l'esprit n'y ayant point de part : je suis saisie parfois d'une consolation ineffable, et je ne sais comment la faire entendre que par la comparaison d'une personne qui a trouvé un grand trésor qu'elle porte sur soi à l'insu de tout le monde, laquelle, dans le commerce des affaires et des conversations, reçoit à chaque bout de champ, par le souvenir de son trésor, une joie et une consolation inexplicable. J'en reçois une pareille en certains temps. D'autres fois, il me semble que mon cœur est si heureusement blessé qu'il tombe comme pâmé dans le sein de Dieu ; et cet évanouissement amoureux en certains jours se renouvelle perpétuellement. Mais cette délicate et délicieuse opération est si intime qu'il n'y paraît jamais à l'extérieur, soit que je sois seule ou en compagnie.

Je ressens plusieurs autres effets de la divine présence qu'il m'est impossible de dire, faute d'esprit et d'intelligence. À présent, mon supplice est la source de ma félicité, et je me glorifie dans mon infirmité, comme vous savez, mon très cher Père, à cause de quelques faiblesses et défauts qui m'ont beaucoup donné d'humiliation. Ah ! que cet Amour infini est admirable et surprenant, particulièrement en cette rencontre<sup>1</sup> ! Néanmoins, toutes ces faveurs et réjouissances divines n'empêchent pas que je ne revienne souvent en moi-même, et que je ne sois remise à tel point dans ma propre misère que je n'ose même m'approcher du banquet de l'Agneau lorsque j'y dois aller ; et si je ne me souvenais que ce divin Sauveur y appelle les malades, les boiteux et les estropiés, je crois que je m'arrêteraï du tout ; mais sur cette véritable pensée, j'y vais en qualité de pauvre et de malade incurable à tout autre remède.

---

1. *Rencontre*, au XVII<sup>e</sup> siècle, est équivalent à *circonstance*.

Je ne sais si j'aurai bien compris ce que votre Révérence m'avait commandé de lui écrire, parce qu'il est vrai que j'entends d'ordinaire à contresens presque toutes les choses que l'on me dit, tant je suis dépourvue de jugement. Je suis toutefois et serai toute ma vie, s'il vous plaît...<sup>2</sup>

Tous ces mouvements divers ne surviennent point à l'oraison, en laquelle je ne suis pas autrement qu'ainsi que j'ai dit en ma dernière [lettre] ; toutefois, craignant que votre Révérence ait pensé que j'y fusse sans distractions, il faut que je dise que, bien que je sois plus libre que je n'étais avant le calme qui m'y tient à présent, je ne le suis pas pourtant totalement. Car mon âme est partagée en deux états ; en l'un je sens une profonde paix, et en l'autre les inférieures puissances<sup>3</sup> font quelque petit bruit. Mais quand la paix est fort grande, on dirait que ces puissances volages y prennent part, puisqu'elles ne paraissent plus qu'avec tant de respect et dans un tel silence qu'elles ne me donnent nulle importunité. J'ai pensé que je devais dire encore cette particularité...

### *Lettre du 30 décembre 1646 au Père Balthazar de Bus*

Mon très Révérend Père,

Je suis étonnée que les distractions qui me surviennent durant la journée ne nuisent jamais, moyennant que dès que je m'en aperçois, je m'en sépare fidèlement par un regard et retour en Dieu, qui doit être fait doucement et sans effort. Mais la contention d'esprit, même pour la vertu, ou l'attention trop grande que je fais par mégarde à la lecture ou à autre chose semblable, m'apporte beaucoup de dommage, et il me semble que je dois agir en toutes choses comme n'agissant point, c'est-à-dire avec une totale indifférence, afin de laisser mon esprit dans une si grande liberté, que je puisse toujours assister en la divine Présence et approcher de cette auguste Majesté sans obstacle, non pour lui parler, ni pour attendre quelque chose de sa Bonté, mais seulement pour me délaisser et abandonner toute à sa Puissance, à sa Volonté, et à son Amour infini, et m'y reposer. Voilà mon attrait, et je sens que Dieu me veut avoir toute à soi ; car il ne me donne pas la liberté en tous temps et à toute heure de penser à autre chose qu'à lui, sans qu'il me soit permis de prendre un seul moment pour moi ; et comme pour bien marcher en ma voie, je suis obligée de m'éloigner infiniment de toutes sortes d'empressements, sollicitudes et désirs. Aussi dois-je traiter mon esprit avec tant de suavité que je ne lui fasse souffrir violence ni contrainte, car il faut qu'il soit libre ; ainsi je trouve qu'il est libre et captif tout ensemble.

Secondement, je m'étonne qu'à mon réveil, le matin, depuis deux ou trois jours, et à quelque heure de la nuit que ce soit, je me trouve en Dieu, et Dieu en moi, plus intimement que n'est une mère à son petit poupon, tandis qu'il est collé à sa poitrine. La douceur et la suavité de l'union avec Dieu que je sens alors, est si grande que je ne saurais l'exprimer.

*(à suivre)*

---

2. La lettre s'arrêtait là, la suite étant ajoutée en marge par Catherine.

3. C'est-à-dire la zone inférieure de l'âme, celle de la sensibilité.